

La réintroduction du Castor (*Castor fiber*) en Bretagne

par P.-B. RICHARD

La réintroduction d'une espèce animale dans un coin de nature, dont elle a disparu depuis longtemps, ne peut être envisagée avant qu'une réponse positive n'ait été donnée à deux questions préalables. Cette espèce a-t-elle de bonnes chances de s'adapter au domaine qui lui est offert ? Existe-t-il une place pour elle dans l'équilibre du monde vivant en cette région ?

Ceci fait, il est permis de « faire la Perrette » et d'anticiper sur la réussite. L'espèce a conquis son domaine ; quelle note originale va-t-elle apporter dans le concert de la nature ?

Nous allons essayer de répondre à ces trois questions à propos du projet de réintroduction du castor du Rhône dans le futur Parc Régional d'Armorique.

LE BIOTOPE DU CASTOR.

Le castor a été et demeure une espèce de très grande distribution. S'il se cantonnait au Tertiaire entre le 30° et le 45° parallèle, au Quaternaire, grâce à son étonnante capacité d'adaptation, il a envahi tout l'hémisphère nord, jusqu'à la limite septentrionale de la couverture arborée. Au cours des temps historiques, il a perdu beaucoup de terrain, mais c'est par la faute de l'homme, son concurrent direct dans l'exploitation des rivières et son principal prédateur. Et encore, cette raréfaction n'est-elle importante que dans les régions de forte densité humaine, savoir en Europe et en Amérique du Nord. Précisons, à l'honneur de l'Amérique et de la Scandinavie, qu'une intelligente protection a su, en quelques décennies, restaurer cette espèce dans un état assez voisin de ce qu'il était au moment où l'homme n'avait pas encore les moyens modernes de détruire.

Sachant que le castor prospère aussi bien au Mexique qu'au nord de la Sibérie, on ne s'étonnera pas de lui trouver très peu d'exigences vitales. Il lui suffit de disposer d'une eau courante (et il préfère les petits ruisseaux aux grandes rivières et aux lacs profonds), et de ces plantes qui croissent ordinairement au bord de l'eau. Pour le reste, il s'adapte. Si le climat est rigoureux pendant l'hiver, le castor prévoit ses quartiers, accumule les provisions dont il vivra, au fond du plan d'eau où débouche sa demeure, qui sera forte et bien étanche. Autrement il se contente d'abris plus légers, de simples terriers dans la berge, et va chaque jour satisfaire son appétit dans son domaine.



Castor sortant de l'eau

(Photo P.-B. Richard)

On peut avancer que toutes les rivières de France qui ne sont pas encore canalisées, déboisées ou transformées en cloaques, peuvent être colonisées par ce rongeur, à condition que leur lit ne soit pas trop rocheux et, ce qui est souvent lié, leur courant trop brutal. Un torrent dont la pente moyenne excède 6 ou 7 % est impropre à leurs déplacements et à l'établissement de leurs barrages. Une exploration rapide m'a persuadé que des conditions satisfaisantes peuvent être trouvées dans les limites du futur Parc.

LES RELATIONS AVEC LE MONDE VIVANT.

Quelle peut être sur l'équilibre actuel des espèces, l'incidence de la réintroduction du castor ?

Rappelons d'abord qu'il ne s'est probablement pas passé deux siècles, depuis qu'il a définitivement quitté la Bretagne. Un linguiste breton pourrait sans doute retrouver sa trace dans la toponymie, comme on la trouve dans celle de Normandie et de toute la France. Il n'y a pas un siècle que les derniers castors « sauvages » vivaient encore dans le Bassin Parisien (le dernier, tué en 1888 sur l'Yonne, est actuellement au Musée de Sens).

On est alors autorisé à penser qu'à son retour, cette espèce ne trouverait pas des conditions tellement différentes de celles qui régnaient lorsqu'il a disparu de Bretagne.

Son mode de vie est d'ailleurs tel qu'il n'entre en concurrence directe avec aucune espèce, si ce n'est le Rat Musqué (ce dont personne ne lui fera grief) et que, bien au contraire, il peut favoriser certaines espèces que nous jugeons utiles.

Le castor est en effet aquatique dans ses déplacements et ses activités constructrices ; son régime, strictement végétarien,

est cependant « terrestre », puisque le castor trouve sa provenance dans l'étroite bande de 20 ou 30 m de la rive, où il n'a pas d'autre concurrent que l'homme, dont il peut apprécier les cultures et les arbres.

Par ses barrages il crée des plans d'eau favorables à la reproduction des Salmonidés, comme à nombre d'autres espèces terrestres ou aquatiques, auxquelles il offre un asile calme et un biotope nouveau : une rivière rapide peut être transformée par lui en une suite de biefs.

Cette transformation du site a d'autres effets importants : la réduction du courant entraîne une diminution de l'érosion et par là favorise la restitution de la couverture végétale et de la nappe phréatique. L'expérience d'E. COLLIER (1) en Colombie Britannique est tout à fait probante à cet égard : une région, en pleine déchéance depuis la disparition des castors, a vu ses forêts renaître, ses sources couler et ses incendies cesser, grâce à l'industrie des castors réintroduits. Des expériences systématiques, conduites aux Etats-Unis, par les services forestiers, ont abouti aux mêmes évidentes conclusions. C'est pourquoi l'on attache en ce pays une grande importance à la dissémination de l'espèce dans les sites où le sol doit être protégé et la forêt reconstituée. Ces ingénieurs bénévoles, accusés d'ordinaire de piraterie à l'encontre des arbres, sont donc transportés, à cheval, en voiture et même en avion (d'où ils sont largués en parachute !) pour faire à peu de frais, ce qui coûterait fort cher à un Etat prévoyant.

(1) La rivière des Castors (Flammarion).



Barrage de Castor

(Photo P.-B. Richard)

Il ne semble pas que la Bretagne soit menacée de sécheresse et que le castor y soit désirable pour les raisons susdites. Mais nous pouvons découvrir, au-delà des motifs utilitaires, d'autres raisons, non moins valables, qui ressortissent à la protection et à la réparation de la nature. L'homme moderne, surtout le citadin, a de plus en plus soif de retrouver périodiquement, dans le cadre naturel de ses origines, un apaisement d'autant plus nécessaire que les conditions de son existence sont plus artificielles. Ce n'est pas le moindre intérêt des parcs naturels, de pouvoir offrir à cet homme un sanctuaire où la technique, avec ses bruits, ses odeurs et ses formes agressives, est bannie, où l'homme peut encore voir vivre des animaux que la protection a rendu moins craintifs.

Le castor pourrait devenir un attrait du Parc Régional : il se conditionne aisément à une présence humaine innocente et il en profite pour livrer au grand jour tous ses talents de constructeur et d'hydraulicien, comme il l'a fait dans le parc parisien où je l'élevé.

Le Bassin de Brennilis semble le meilleur emplacement pour un éventuel lâcher.

Le biotope correspond au type que l'animal choisit dans les conditions naturelles : berges suffisamment meubles pour être forées, en attendant que des huttes soient élevées sur les berges basses (ce qui suppose une acclimatation complète) ; Salicacées abondantes, pente faible des cours d'eau.

De plus un barrage (humain) à l'entrée du défilé rocheux de Saint-Herbot, constitue une barrière psychologique, qui, pour ne pas être infranchissable par un castor inquiet, suffira sans doute à dissuader les premiers colons de rejoindre le cours inférieur de l'Aulne, où il ne jouiraient plus de la protection du Parc. Les animaux déracinés passent en effet par une période de quête, au cours de laquelle ils explorent en détail leur nouveau domaine, à la recherche du meilleur biotope, celui du moins auquel ils sont accoutumés. Fatigués, ils perdent leur prudence naturelle, et s'exposent au danger humain, qui leur est généralement fatal. Il est donc important de les placer dans les régions les plus favorables et de les empêcher de divaguer. Par la suite, dès qu'ils auront adopté un territoire, ils retrouvent leur prudence.

BIOLOGIE DU CASTOR.

Le castor atteint sa maturité sexuelle à son 2^e printemps. Il quitte alors sa famille et entreprend un long et parfois périlleux voyage pour aller se fixer ailleurs. Obligé de traverser des régions déjà occupées par ses congénères, il est pourchassé sans pitié ni trêve, et mène, pendant parfois des semaines, une vie de vagabond, mangeant peu, se cachant mal pendant le jour sous un abri précaire et s'épuisant en longues randonnées, voire en courses folles, pour échapper à ses poursuivants. S'il a de la chance, il trouvera enfin un vallon tranquille, où le courant se calme un moment dans un trou d'eau, avant de repartir sur les seuils rocheux.

C'est à l'abri de ce trou que le jeune castor va creuser un terrier discret, dont le seul accès est au-dessous de la surface de l'eau. Une galerie en pente monte ensuite vers une chambre dont le plancher dépasse à peine le niveau de l'eau, tandis qu'un évent la met en communication avec l'air extérieur.

Par la suite d'autres terriers seront creusés, à mesure que le territoire s'étendra, pour offrir un refuge à l'animal lors de ses déplacements, ou simplement lorsqu'il voudra se fixer au voisinage de nouvelles sources de nourriture, trop éloignées de l'ancien abri.

Lorsque la berge est trop basse, il n'est pas possible au castor d'y creuser une loge, au-dessus du niveau de l'eau. Il est alors obligé de construire de toutes pièces une habitation épigée, la hutte. Il commence une galerie à partir de l'eau, comme nous venons de le dire. Et il accumule au point où cette galerie s'ouvre sur la berge, un tas de grosses branches, soigneusement entrecroisées, que des branches plus fines, des touffes d'herbe et de la boue, viendront ensuite colmater. Mais auparavant, en accédant par la galerie, il ménage une chambre dans le tas de bois, en coupant les branches de proche en proche, jusqu'à ce que le volume soit suffisant. Il colmate enfin les parois intérieures de sa hutte et répand sur le plancher une litière de bois déchiqueté, sur laquelle il ne montera jamais sans essorer soigneusement sa fourrure. La demeure est continuellement remaniée et agrandie, au point d'atteindre parfois plusieurs dizaines de mètres de diamètre. De nouvelles chambres sont creusées à côté des précédentes pour suivre les variations du niveau de l'eau, variations dues à la saison ou provoquées par la croissance même des barrages, construits pendant le même temps. Il fait très attention en effet, de garder le niveau du plancher à quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de l'eau, visible au trou de plongée (qui est en réalité l'extrémité supérieure de la galerie d'accès). Il lui est ainsi facile d'entrer dans son logis avec des matériaux pesants et il perçoit, de l'intérieur même de son logis, tout



Traces du Castor sur la boue

(Photo P.-B. Richard)

changement dans le niveau de son plan d'eau protecteur, comme l'araignée, cachée dans son abri, écoule, par l'intermédiaire d'un fil tendu, les vibrations de la toile de capture.

A la brune le castor sort prudemment, explore les parages, de l'ouïe et de l'odorat, et si tout va bien, part tranquillement prendre sa nourriture. A la belle saison, il trouve avec les feuilles de beaucoup d'arbres, quantité de végétaux utilisables, depuis les plantes aquatiques et les rhizomes, jusqu'aux fruits et à l'herbe. Il connaît alors une période de repos et d'oisiveté.

Mais dès le milieu de l'été, les déplacements du castor dans un ruisseau appauvri en eau, deviennent plus difficiles et dangereux et sa faim le porte plus facilement vers les écorces des arbres dont les feuilles sont devenues coriaces. Les branches écorcées vont s'accrocher, toutes blanches, sur les seuils découverts par les basses eaux.

Le changement de régime alimentaire s'accompagne d'un changement dans l'humeur besogneuse. Il apparaît d'abord une activité diffuse, sous forme de petits transports d'objets (boue rejetée ou branches accumulées sans grande utilité) qui dure pendant plusieurs semaines. Puis, tout soudain, au début de l'automne, l'animal se met résolument à l'ouvrage, de sorte qu'un beau matin un barrage est achevé, là où la veille on ne voyait encore qu'un amas informe. Et il se trouve précisément sur un seuil du lit du ruisseau, le plus proche de l'habitation ou du barrage le plus aval du territoire, si le territoire est déjà aménagé par un groupe de castors.

Le domaine du castor, comme celui de nombreux mammifères est organisé, mais, contrairement à ces derniers, l'effet en est parfaitement apparent pour un œil humain inexpérimenté, et là réside l'intérêt du rongeur dans un Parc Naturel. Je ne parle pas seulement de l'apparition de grands plans d'eau calme, soutenus par les barrages, mais de tous les signes de la présence du castor.

Pour réaliser ses ouvrages, l'animal doit se procurer d'abondants matériaux, couper des arbres, draguer la boue... Il en résulte de nombreuses traces : souches d'arbres taillées en pointe à quelques 20 cm du sol, arbres abattus, mais à demi-exploités, ou restés encroués, souches préparées en tronçons de même taille, comme une guirlande de saucisses... Pour parvenir aux coupes, des chemins sont tracés et même gravés dans le sol par le passage réitéré des fardeaux, et débarrassés des impédiments (les racines sont coupées à ras par le castor, lorsqu'elles deviennent gênantes pour la marche). Ces chemins mènent à l'eau par la voie la plus courte, par l'intermédiaire d'une rampe, profondément échancrée dans la rive.

Sur cette dernière, des emplacements sont destinés au repos, ou à la toilette ; d'autres sur une plage, cernés par une couronne de branches écorcées, qui sont les restes des repas, limitent le « réfectoire » où les animaux viennent manger, assis dans l'eau peu profonde, mais prêts à plonger au premier danger.

Sur d'autres plages, particulièrement en vue, on peut découvrir de petits monticules noirâtres : ce sont des tas de boue rassemblés par le castor ou des objets qu'il a choisis pour leur forme. Ils sont fortement odorants, même pour l'homme, car ils sont enduits du produit des énormes glandes à castoréum, qui en s'oxydant donnent la couleur susdite. Ces monticules sont placés en certains points caractéristiques du domaine du castor :

alentours de l'abri habité, rampes vers les sources de nourriture, confluents de cours d'eau, limites du territoire.

Car le domaine vital du castor est vraiment un territoire, qui est énergiquement défendu contre toute incursion d'un congénère. L'animal est un propriétaire sourcilieux, même à l'égard des visiteurs de l'autre sexe, comme peut l'être un conjoint uni une fois pour toutes et fidèle jusqu'au bout de sa vie à son compagnon.

On lit encore de merveilleux récits sur les « sociétés » de castors où l'organisation et la spécialisation du travail rendent seules possible la création d'ouvrages énormes et ingénieux (certains barrages dépassent un kilomètre de longueur ; en Amérique, il est vrai !). Ce n'est que légende. Le castor a bien une forte appétition sociale, car l'isolement forcé lui fait perdre le goût d'appliquer ses talents, mais ce besoin se satisfait dans le cadre étroit de la famille, et dans ce cadre on ne trouve même pas la trace d'une véritable coopération. Chaque animal adulte travaille pour son propre compte et sous l'influence des mêmes pulsions que son compagnon. S'il arrive que 2 castors travaillent au même point, il est clair que, loin de s'aider, ils se gênent, car chacun, dans l'incapacité de partager avec l'autre la suite des besognes, s'applique à les accomplir dans leur totalité, recoupant ainsi les déplacements de l'autre. La taille géante des ouvrages s'explique donc par la succession des générations de constructeurs sur le même ouvrage et non par un rassemblement au même moment.

Il n'existe d'ailleurs aucun signe évolué de communication entre les castors. Leurs contacts sont fréquents, au cours desquels la cohésion du groupe familial et son originalité s'établissent :



Arbre abattu par un Castor. La scie à main donne l'échelle.

(Photo P.-B. Richard)

un castor ne passe pas au voisinage d'un autre sans se rassurer sur son identité, soit par la voix, soit plus souvent par un rapide contact naso-nasal (la seule partie émergée est la tête). Des toilettes réciproques permettent à chacun de connaître les caractéristiques odorantes des autres membres de la famille. Ils ont aussi un signal d'alarme caractéristique et très efficace, le coup de queue dans l'eau, auquel tous répondent en disparaissant sous la surface. En fait de signal, c'est d'abord une manifestation individuelle de peur, qui déclenche une réaction semblable chez autrui. Et il n'est pas évident qu'elle soit comprise comme signe.

Cette question du signe intelligible se pose à propos de tout animal social supérieur. C'est tout le problème des relations entre ce que l'on appelle « l'instinct » et l'intelligence. Ces deux facultés (ou fonctions) sont-elles en continuité, ou contradictoires, comme le pensent certains philosophes, de sorte que ce que l'on donne à l'un est retiré à l'autre ?

Les recherches récentes en « éthologie » semblent plutôt montrer qu'elles s'interpénètrent, même chez l'homme.

Sans vouloir entrer dans le détail, je voudrais seulement noter ici l'intérêt des recherches sur le castor et sur la nécessité de le sauver de l'extinction. Il est possible en effet de forcer sa nature, qui est, comme celle de tous les vivants, paresseuse : s'il se contente, dans sa vie courante, des comportements automatiques qui lui sont donnés à la naissance, et qui font déjà notre étonnement, il est aussi capable, quand les circonstances l'exigent (c'est le cas lors des expériences éthologiques), de trouver en lui-même une capacité de « raisonner » qui achève à son niveau individuel l'étonnante adaptation de l'espèce à son cadre naturel.

